

LE JUDAS

Une trentaine de minutes auparavant — lorsque je m'étais glissée sous la couette —, le lit était terriblement froid. Il témoignait de la solitude qui m'enserrait ces derniers jours. En général, j'installais une bouillotte à ma place — celle tout à droite, juste à côté de la table de chevet et la veilleuse — et la mettais sur mon ventre pour me réchauffer moi, ainsi que le matelas. J'aimais cette chaleur extérieure qui comblait mon corps ; elle me rappelait une présence humaine à mes côtés, comme si quelqu'un me prenait dans ses bras.

J'étais en perpétuel manque de contact, même si, depuis quelques années, j'avais préféré m'isoler. J'avais coupé le cordon avec nombre de mes amis, et ce de manière naturelle. Je n'avais rien prémédité ; cela s'était fait progressivement et personne ne semblait avoir remarqué quoi que ce soit. Personne n'avait cherché à me recontacter. Parfois, lorsque le manque se faisait particulièrement sentir, je sortais le soir, j'allais m'installer à une terrasse et je tissais des liens avec des jeunes femmes. Souvent, elles appréciaient l'individu singulier que j'étais, alors elles me proposaient de coucher chez elles pour une nuit. Puis, si elles désiraient approfondir la relation, elles finissaient par se heurter à un mur. Je craignais de m'engager dans une nouvelle relation — amicale ou amoureuse, peu importait —, alors, toujours naturellement, je m'éloignais et me renfermais pour qu'elles m'oublient. Ainsi, j'arrivais à retrouver ma solitude. Solitude que je redoutais, mais qui faisait partie de moi malgré tout.

Ce soir-là, j'avais été saisie d'une sorte de paresse fulgurante, ou d'une sorte de lassitude du quotidien. Par conséquent, il n'y avait aucune bouillotte sur mon ventre. J'attendais simplement de m'être habituée à la température désagréable qui stagnait sous la couette. J'attendais en observant le plafond que je ne voyais pas parce qu'il faisait noir : les volets étaient hermétiquement fermés. Dehors, le bourdonnement des quelques voitures qui s'aventuraient sur la route était audible jusque dans l'appartement. J'écoutais sans vraiment écouter. C'était un bruit de fond. Je me demandai si, à mon étage, tous les résidents dormaient, ou si j'étais la seule encore éveillée. Puis je laissai mon esprit flotter.

Comme une réponse à ma pensée, la lumière du couloir s'actionna. Elle glissait sous ma porte et se répandait sur le carrelage — la porte vitrée qui communiquait avec l'entrée me permettait de voir ce qu'il se passait par-delà ma chambre. C'était quelqu'un qui rentrait d'une longue soirée, peut-être.

Plusieurs minutes s'écoulèrent, mais la lumière demeurait. Normalement, elle s'éteignait automatiquement au bout d'un certain moment. De plus, elle était orangée — alors qu'elle était jaune, et j'en étais sûre —, et particulièrement forte par rapport à l'accoutumée. Les copropriétaires avaient décidé de faire changer les ampoules du couloir ? Ils avaient aussi décidé que la lumière ne s'éteindrait plus automatiquement ? Intriguée, je me tirai du lit pour me rendre dans l'entrée. Le cache du judas était relevé — je ne le baissais jamais —, alors je plaçai un œil sur la lentille.

Une jeune femme énorme et nue trônait au milieu du couloir, inondée par la lumière ardente qui tirait vers l'écarlate. Elle était assise sur la moquette dont les fibres renfermaient la crasse emmagasinée sur plusieurs années. Son corps était déformé par de gigantesques bourrelets, si bien que sa tête ne se distinguait que grâce aux longs cheveux fins et noirs qui tombaient sur ses joues enflées. Elle croulait sous une graisse profonde et mortelle ; elle peinait à respirer : son souffle était audible jusqu'à ma porte. Je déglutis avant de continuer à l'observer, poussée par une curiosité malsaine. Derrière ce judas, je me sentais inaccessible, invisible, voire inexistante. J'étais cachée comme une musaraigne sous son tas de feuilles mortes et de branchages. Comment

avait-elle fait pour marcher jusqu'ici ? Ses jambes nécrosées et saturées de proéminences ne semblaient pas pouvoir la porter sur ne serait-ce qu'une poignée de mètres. Son dos était bardé de grosses ecchymoses, mais elles ne semblaient pas avoir été causées par des chocs. Une peur se mit à grandir en moi.

La grosse main boudinée s'empara d'un gâteau recouvert d'un glaçage blanc et parsemé de fruits confits. Elle amena la pâtisserie jusqu'à une petite bouche dépourvue de lèvres ; une moitié disparut sous des bruits de mastication. Puis les cheveux remuèrent et des orbites vides scrutèrent dans ma direction. Mon cœur fit un bond dans ma poitrine. Je reculai précipitamment et pris la fuite jusqu'à mon lit.

L'éclairage étrange s'était évanoui : un noir profond absorbait l'appartement. J'étais sous le choc. Je réfugiai ma tête sous mon oreiller, comme pour étouffer la vision morbide qui m'avait été présentée. Je n'avais encore jamais vu de personne dans un tel état. Ce n'était pas réel, c'était impossible que cela soit réel. Je fus prise de haut-le-cœur. Je m'extirpai du coussin et mon estomac se contracta. Encore et encore. C'était douloureux. Je vomis à même le sol, le front dégoulinant d'une sueur froide.

Lorsque je cessai de trembler, j'entrepris d'allumer l'ampoule de la chambre et d'aller me débarbouiller la figure dans la cuisine — pour se rendre à la salle de bains, il fallait passer par l'entrée, et j'étais terrifiée à l'idée d'y retourner. J'actionnai l'eau chaude du robinet et me rinçai le visage pour retirer la bile qui avait coulé sur mon menton. Une fois ceci fait, je décidai de me préparer un thé vert au jasmin pour essayer de me détendre. Après avoir régurgité le contenu de mon estomac, il valait mieux que j'évite de manger. Je n'osais pas — pendant que l'eau chauffait dans la bouilloire — retourner dans l'entrée pour m'assurer que tout était rentré dans l'ordre, et que cette femme presque inhumaine avait bel et bien disparu. En fait, j'essayai de me convaincre que tout cela n'était pas vrai, seulement un mauvais rêve, tandis que je faisais infuser les feuilles séchées.

Recluse dans la cuisine, je demeurai dans un silence de mort. J'étais à l'affût du moindre bruit anormal. Il n'y avait rien. Rien ne bougeait, rien n'émettait un quelconque son. À cause de la crainte qui m'enserrait, le thé n'avait pas ce goût suave habituel : il était devenu âcre. Je ne tardai pas à le finir puis à déposer la tasse au fond de l'évier. Le tintement de la cuillère contre la faïence déclencha des pleurs lointains.

Mon sang ne fit qu'un tour. Je tendis l'oreille, les jambes flageolantes, et je perçus des plaintes. Elles ne provenaient pas de la chambre ou de la salle de bains. Elles provenaient du couloir. Je ne savais quoi faire. Je m'étais réfugiée dans ma cuisine, mais si j'y restais, quelqu'un pourrait librement s'introduire chez moi et me prendre par surprise. Quelqu'un pourrait m'agresser, me violer ou me tuer.

J'inspirai. J'expirai. Ce n'était que dans cette situation qui me semblait cauchemardesque que j'appliquais les méthodes basées sur la respiration — elles étaient censées apaiser l'anxiété. Au bout de quelques minutes, je me sentis capable de sortir de la pièce. Alors je le fis. Dans la chambre, j'entendais distinctement les pleurs du corridor. Ils ressemblaient aux miens. Je poussai la porte vitrée. Mes pieds entrèrent sur le carrelage froid. Mes oreilles étaient parasitées par les gémissements extérieurs. Le judas était face à moi. Une forme humaine s'agitait dans la lentille. J'y glissai mon œil droit, la gorge sèche.

À genoux dans le couloir sombre, une autre jeune femme était apparue. Elle sanglotait. Son visage était dissimulé derrière un long rideau de cheveux raides et, même si elle bougeait la tête à chaque spasme, il ne se dévoilait jamais. « Je ne peux plus sortir... Je suis bloquée... Je ne peux plus sortir... Je ne peux plus sortir... » articulait-elle entre ses sanglots. « J'ai l'impression d'étouffer... Ça me serre... dans la poitrine... » Elle s'effondra soudainement comme une poupée désarticulée.

Puis elle se recroquevilla, prise de panique, et haleta. Sa respiration était devenue anormale comme si elle s'asphyxiait. « Pourquoi tu m'abandonnes !? » Elle s'époumonait. Sa voix était empreinte d'une tristesse indicible ainsi que d'une colère ardente. « Pourquoi tu m'as abandonnée ?! »

Et les pleurs cessèrent. Seules quelques larmes demeurèrent au milieu d'un ton affecté.

« Mon cœur va s'arrêter... »
« Je ne vais plus pouvoir te parler... »
« T'embrasser... »
« Te câliner... »
« Te caresser... »

« Je vais mourir. »

Elle s'était immobilisée. Dans sa main, elle tenait une plaquette argentée que je n'avais pas remarquée auparavant ; elle contenait des comprimés blancs rangés en lignes, mais certains manquaient. Plusieurs se trouvaient au creux de sa paume. Son regard s'orienta vers le judas. Vers moi. Sa tête s'était tournée et deux agates abyssales brillaient à travers les mèches. Je tremblai. Je sentis que mes jambes allaient me lâcher d'un instant à l'autre. Je devais reculer. Pourtant, j'étais absorbée par les billes perçantes de l'inhumaine — car j'étais désormais persuadée que ces apparitions étaient inhumaines. Comme si j'étais la spectatrice qu'elle avait tant attendue, elle ramena sa main vers sa bouche désormais grande ouverte sous ses grands cheveux. Les médicaments furent avalés dans un silence mortifère, sans qu'elle me quitte des yeux.

La lumière du couloir mourut, emportant la scène sordide avec elle. Tout replongea dans les ténèbres comme cela aurait dû être le cas depuis le début. Je m'effondrai à genoux sur le carrelage. Que devais-je faire ? Appeler les pompiers ? la police ? Ces gens étaient-ils réellement en danger ou était-ce un canular destiné à m'effrayer ? Que voulait-on de moi ? Qu'attendait-on de moi ? Je sentis que j'avais du mal à respirer : la panique me gagnait. Je posai mon front sur le sol froid comme la mort, espérant que cela m'aide à me calmer. Rien n'était réel. C'était impossible que cela soit réel. Pourquoi me ferait-on subir de telles choses ? Si tous ces événements étaient bel et bien les fruits de mon imagination, alors je devais être en train de dormir au fond de mon lit. Sûrement m'étais-je déjà assoupie depuis longtemps, sans même attendre de m'être habituée à la température désagréable sous ma couette. Puis, intérieurement, je me répétais une formule donnée par l'une des jeunes femmes que j'avais pu rencontrer ; elle était supposée éclaircir les esprits torturés : *La face marmoréenne de l'angoisse est imaginaire ; le réel est son remède*. Le seul dessein de cette phrase était d'être répétée, encore et encore, jusqu'à ce que ses bienfaits se fassent ressentir sur la personne accablée.

Malgré tous les efforts fournis pour révéler les qualités de la citation, rien n'y faisait. Évidemment. Comment cela avait-il la moindre chance de fonctionner dans pareille situation ? Tremblante, je me redressai. Ma respiration s'accélérait au fil des minutes ; je n'étais pas parvenue à l'apaiser. Mon esprit était parasité par des pensées lugubres qui se bousculaient entre elles. Si je levais la tête, je pouvais voir le judas dont aucune lumière n'émanait. Si je tendais l'oreille, je pouvais entendre des rires timides derrière la porte. Je déglutis. Jamais ce cauchemar ne trouverait une fin.

Ma gorge était terriblement sèche. Je transpirai de grosses gouttes froides. Je fis mon possible pour que mon souffle effréné ne soit pas audible par les inhumaines. J'inspirai profondément. Je devais me redresser. Je devais regarder par le judas. J'étais terrorisée, mais je devais le faire. Je devais surveiller ce qu'il se passait à l'extérieur. Alors je regardai par le judas, transie d'appréhension et de peur.

Cette fois, dans un coin du couloir, une petite fille était dissimulée dans l'obscurité. Elle était souriante — voire plutôt joviale — et riait timidement. C'était un rire enfantin, somme toute assez commun, parce qu'empreint d'innocence. Elle s'accroupit pour s'amuser à même la moquette sale. À travers la lentille minuscule, je ne distinguai pas précisément ce avec quoi elle jouait, mais cela ressemblait à une mallette de docteur écarlate. Elle l'ouvrit, fouilla à l'intérieur avec une certaine concentration pour en sortir un stéthoscope en plastique bleu qu'elle sembla présenter à la lentille. Avait-elle remarqué ma présence ? Pouvait-elle me voir comme les autres ? Mais la petite inhumaine abaissa bien vite l'instrument factice. Vu qu'elle n'avait personne à ausculter, elle entreprit d'écouter son propre cœur. Je l'observai faire, muette. Elle s'appliquait particulièrement dans sa tâche.

Puis je remarquai qu'une ombre glissait dans le dos de la fillette. Je retins ma respiration. Elle souriait toujours, apparemment peu préoccupée par cette forme étrange qui se rapprochait et qu'elle semblait pouvoir sentir. Terrifiée, je me demandai si je devais hurler ou non. Une main s'extirpa de la silhouette funeste pour se diriger entre les jambes de sa victime. Le sourire qu'arborait cette dernière s'effaça progressivement, et elle me regarda. Elle savait que j'étais là. Que devais-je faire ? La sortir des griffes de son agresseur ? Mais si tout cela n'était qu'un piège ? Si tout cela n'était pas réel ? Si tout cela était surnaturel ? Je bloquai sur cette dernière supposition. La fillette pleurait, sans détacher son regard du judas. Elle me reprochait mon inertie. J'eus un mouvement de recul.

« Ça suffit ! hurlai-je, haletante. Laissez-moi tranquille ! Laissez-moi tranquille ! »

Je me précipitai jusqu'à ma chambre, en pleurs. L'odeur qui y régnait était nauséabonde : je n'avais pas nettoyé ce que j'avais vomi à même le sol tout à l'heure. Mais je m'en moquai. Ma vision devint trouble, et je fus prise de vertiges. Je me dirigeai titubante jusqu'à mon lit et me réfugiai sous la couette froide. J'avais l'impression d'être sous un épais linceul. Je devais être plongée dans une atroce hallucination, mais peut-être que ce n'était qu'un rêve morbide. Peut-être que cela se terminerait en allant me recoucher. Peut-être étais-je schizophrène, et rien ne s'arrangerait par la manière dont je m'y prenais.

Je sentis une présence rassurante à mes côtés. Quelqu'un était dans mon lit, juste à ma gauche. Une main se glissa dans la mienne — la sensation était semblable, du moins — et une chaleur humaine traversa mon corps affaibli par la peur. Je hurlai d'angoisse. Que m'arrivait-il ? Quelle heure était-il ? Cet endroit était-il réellement mon appartement ? Je serrai la main qui n'était qu'une main, rien d'autre que la sensation d'une main. De nouveau, j'étais prise de haut-le-cœur. Je me tordis de douleur et vomis par-dessus le matelas. Encore une fois. Mais il n'y avait plus rien. Seulement de la bile jaunâtre et fétide.

Je devais me recoucher. Je devais me rendormir, ou j'allais passer la nuit à cauchemarder. Pourtant, je n'arrivai pas à détourner les yeux de la porte d'entrée. Comme je n'avais toujours pas fermé le cache, je pouvais voir qu'une lumière s'était de nouveau actionnée dans le couloir. Je devais agir.

« Laissez-moi tranquille ! m'écriai-je à pleins poumons. Qu'est-ce que vous voulez de moi ?? Que je vous aide ?? Mais je ne peux aider personne ! Vous n'avez rien à foutre dans ce couloir ! »

Cette fois, je refusai de me terrer dans mon appartement. Si je voulais que cette comédie cesse, il fallait que je prenne les devants et que je fasse comprendre que les choses avaient suffisamment duré. Je me rendis dans la cuisine pour prendre un grand couteau et, à pas feutrés, je me dirigeai jusqu'à l'entrée. Je ne devais pas regarder à travers la lentille, ou une inhumaine remarquerait aussitôt que j'étais derrière la porte. Si rien n'était réel, alors je pouvais utiliser cette arme sans crainte de conséquences. Je pouvais me défendre comme bon me semblait.

Ce n'était ni un souffle, ni des pleurs, ni des rires qui étaient audibles. C'étaient des grattements. J'inspirai silencieusement pour rassembler mon courage. Il fallait que je le fasse. La peur s'était bien trop propagée dans mon esprit pour que je la laisse encore gagner du terrain à cause d'une autre apparition. *La face marmoréenne de l'angoisse est imaginaire ; le réel est son remède.* Je saisis la poignée. *La face marmoréenne de l'angoisse est imaginaire ; le réel est son remède.* Je préparai mon couteau face à l'imposteur. *La face marmoréenne de l'angoisse est imaginaire ; le réel est son remède.* Je demeurai statique durant quelques secondes. Il y eut d'autres grattements. Puis un poing frappa violemment à la porte. Sans crier gare, je l'ouvris et brandis mon arme. J'ignorai si cela allait suffire à rétablir la sérénité dans ce couloir, et plus particulièrement près de mon judas, mais il était trop tard pour y penser. Je ne voyais que la poitrine de l'inhumaine qui me faisait face. Elle était plate. J'avais plus de chance d'atteindre le cœur. Alors, envahie de peur, de colère et de fatigue, je poignardai avec rage l'organe fragile.

Une giclée écarlate m'éclaboussa le visage. L'imposteur gisait au sol. Je lâchai mon couteau. Je vacillai tantôt à droite, tantôt à gauche. Si je n'allais pas me recoucher, j'allais m'évanouir à même le sol.

J'attendis d'avoir retrouvé un semblant de conscience pour retourner me cloîtrer entre mes quatre murs. Puis j'allais me faire un thé vert au jasmin. Et lorsque je l'eus fini, je me recouchai. Je sentis cette main chaude qui s'enlaçait la mienne. Je me rendormis, nullement perturbée par les cris humains qui résonnaient à l'étage.